

La Fin d'une liaison

GRAHAM GREENE – ALAIN MOLLOT

adaptation théâtrale
et mise en scène
Alain Mollot

mise en images
Jean-Pierre Lescot

texte français et
co-adaptation
Catherine Verlaquet

assistante
à la mise en scène
Marie De La Guéronnière

scénographie
Alain Mollot
Jean-Pierre Lescot

lumières
Philippe Lacombe

costumes
Charlotte Villermet

conception sonore
Gilles Sivilotto

régie générale
Frédéric Ruiz

régie son
Raphael Papetti

**VOUS POUVEZ
DÉCHIRER LES PREUVES,
HENRY;
PAS LES FAITS**

avec **Joan Bellviure - Yola Buszko - Jean-Philippe Buzaud**
Frédéric Chevaux - Emmanuel Depoix

manipulation **Sylvain Blanchard - Jessy Caillat**
avec la collaboration de l'équipe de Jean-Pierre Lescot
à la réalisation et à la manipulation :
Stéphane Couturier - Jean Massard - Colette Micoud-Terreau

relations avec le public

Marie Chailloux - Amandine Leroux - Anaïs Riquelme

01 43 90 49 45

r.p@theatre-quartiers-ivry.com

Centre Dramatique National du Val-de-Marne

**Théâtre
des
Quartiers
d'Ivry**

www.theatre-quartiers-ivry.com

SCÈNES

CRITIQUES

L'effet d'une bombe

A Londres, pendant le blitz, l'amour fleurit et meurt. Un passionnant jeu d'ombres, d'après Graham Greene.



LE MARI ET LA FEMME (FRÉDÉRIC CHEVAUX ET YOLA BUSZKO). L'AMANT, LUI, MÈNE L'ENQUÊTE.

THÉÂTRE

LA FIN D'UNE LIAISON

D'APRÈS GRAHAM GREENE



Une table dans un coin, un large fauteuil au centre... et rien autour. Le décor est sommaire. Et pourtant, l'ambition affichée est de rendre toute la saveur d'un roman de Graham Greene (1904-1991), situé dans le Londres de la Seconde Guerre mondiale, entre raids allemands sur la capitale britannique et certitudes victoriennes qui s'écroulent... Bendrix, un écrivain connu, amateur méfiant des femmes (dont le profil ressemble fort à celui de Greene lui-même), et Sarah, la femme d'un haut fonctionnaire terne et confiant, vivent une passion torride à la barbe du mari. Une passion interrompue sans raison apparente par Sarah à l'issue d'un bombardement ultraviolent, en juin 1944. Presque deux ans plus tard, Bendrix, aiguillonné

par le mari soudain inquiet, enquête de manière assez sordide sur sa liaison passée et tente de comprendre (avec le concours d'un détective privé) qui est et fut vraiment son énigmatique amante... Si puissamment sensuelle, si tendre et fervente, si lucide aussi sur l'amour. Greene, scénariste lui-même, savait entrelacer de courtes scènes et bousculer la chronologie sans jamais affadir ses personnages. Si le passage du roman au théâtre fut sans doute facilité par la nature même du texte d'origine, cela n'enlève rien au talent d'Alain Mollot (trente-cinq ans de recherches sur les images scéniques) qui adapte et met en scène cette histoire avec un sens aigu de l'espace vide et de la place qu'y prennent les corps des acteurs. Il s'est appuyé pour ça sur un complice de choix : Jean-Pierre Lescot, créateur d'ombres découpées. Le Londres de la guerre revit sur le plateau par le biais

d'images projetées - ombre des frondaisons, tapisserie à ramages, trajectoires des V1 allemands... Rien de pittoresque ni de documentaire, mais des symboles graphiques forts, d'un beau gris ciselé de noir, un univers monochrome et stylisé qui rappelle les BD de Tardi.

Au gré de ces écrans escamotables, cinq acteurs jouent le ballet des émotions humaines (haine-amour, désir-jalousie, désespoir et pulsion de vie malgré tout). Yola Buszko, alias Sarah, électrise le plateau et se montre grande amoureuse. Emmanuel Depoix en Bendrix a le sourire amer et cynique qu'il faut. Les autres ont travaillé leurs personnages comme des archétypes. Mais tous trouvent naturellement leur place dans ce dispositif cinématographique qui leur permet de vivre dans la foulée passé et présent, sans rupture factice. Alors tout glisse avec fluidité, comme la pluie sur les vitres... et la passion qui suit inexorablement son cours. **EMMANUELLE BOUCHEZ**

Le 8 janvier à Clamart (92), tél. : 01-41-90-17-02 ;
le 19 à Antony (92), tél. : 01-49-84-11-94 ;
les 21 et 22 à Dijon (21), tél. : 03-80-30-98-99 ;
le 26 à Morteau (25), tél. : 03-81-67-18-53.

THÉÂTRE

LES RÈGLES DU SAVOIR-VIVRE DANS LA SOCIÉTÉ MODERNE

DE JEAN-LUC LAGARCE



Depuis 1994, elle a ce texte chevillé au corps. Mireille Herbstmeyer a fondé le Théâtre de la Roulotte avec l'auteur-metteur en scène Jean-Luc Lagarce. C'est lui qui avait eu l'idée de monter ce texte bizarre à l'usage des jeunes filles de la bonne société du XIX^e siècle. Quinze ans après sa mort, voilà donc Mireille Herbstmeyer sur scène, plus d'une heure durant, bien droite sur ses talons, serrée dans son tailleur impeccable, la gestuelle décidée, la bouche pointue, le chignon serré. Une incarnation de la baronne Staffe, cette fausse aristo qui édicta ces règles de conduite dans un petit manuel publié en 1889. En s'emparant de ce drôle d'objet littéraire,

Télérama

semaine du 9 au 15 décembre 2009

LA FIN D'UNE LIAISON

De Graham Greene, mise en scène d'Alain Mollot. Durée : 1h45. Jusqu'au 18 déc., 19h (jeu.), 20h (du mar. au sam.), Studio Casanova, 69, av. Danielle-Casanova, 94 Ivry-sur-Seine, 01-43-90-11-11. (10-19 €).

T Une histoire d'amour névrotique faite de passion, de trahison et de haine entre Maurice Bendrix, le romancier qui remonte dans sa mémoire pour écrire, Sarah, sa maîtresse, et l'épouse de Henry, le troisième personnage. Alain Mollot monte cette adaptation du roman de Graham Greene comme un film noir des années 50. Entre la jalousie malade et douloureuse de l'écrivain, la gentillesse ennuyeuse de l'époux, le mystère diabolique de Sarah et l'étrangeté d'un détective, il y avait certes de beaux personnages à faire vivre. Jean-Pierre Lescot a conçu des images avec ombre et lumière qui créent une atmosphère assez réussie. Mais c'est joué "à distance", sans émotion ni adrénaline, et la froideur de l'ensemble risque de laisser le spectateur un peu "extérieur".

Paris ● Ile-de-France

pariscope

semaine du 9 au 15 décembre 2009

La fin d'une liaison



A Londres, pendant la guerre, un écrivain et la femme d'un haut fonctionnaire vont s'aimer. Après un bombardement terrible, elle va disparaître de sa vie pendant deux ans. Pourquoi ? La recherche de la vérité mène à une solution assez surprenante, mystique et tragique. Etant un beau mélo, le roman de Graham Green a été adapté par deux fois au cinéma. Alain Mollot nous en propose une version théâtrale des plus réjouissantes. Tout réside dans la conception scénique d'une grande beauté. Il a intégré les modes de fonctionnement cinématographique, séquences, musiques, clairs-obscurs... Tout est suggéré grâce à un décor d'ombre et de lumière, à ces panneaux noirs d'où surgissent les personnages, au mouvement des comédiens sur le plateau. C'est d'une grande limpidité. L'univers est très hitchcockien, mais on songe aussi au dessinateur Floch. Jean-Pierre Lescot signe une mise en image magnifique, Charlotte Villermet les costumes et Gilles Sivilotto la musique. Mollot a centré l'action sur les souvenirs de l'écrivain. Remarquable interprétation d'Emmanuel Depoix qui incarne une sorte de double d'Henry Miller. Il est le pivot de la narration théâtrale. Yola Buszko, dans le rôle de Sarah, a l'étoffe des grandes actrices du cinéma des années 50. Frédéric Chevaux s'est glissé dans le rôle du benêt Henry avec une belle intelligence. Pas facile ce personnage égoïste et infantile. Il ne faudrait pas oublier les deux autres comédiens, Joan Bellviure et Jean-Philippe Buzaud, et toute l'équipe technique qui s'active sur le plateau. Bravo !

M-C.N.

Théâtre des Quartiers d'Ivry (94).

Salle Casanova. Voir page 75.

1,15€

le Parisien

Dimanche

IDF

DIMANCHE 15 NOVEMBRE 2009

www.leparisien.fr

N° 20275 BIS

94 VAL-DE-MARNE

NOGENT-SUR-MARNE Fin d'une liaison au théâtre

■ Londres, 1944, un homme et une femme sortent miraculeusement indemnes d'un bombardement lors d'un rendez-vous amoureux illégitime. Avoir frôlé la mort les

change définitivement. Dans « Fin de liaison », Alain Mollot réussit une superbe adaptation du roman de Graham Greene, magnifiée par la mise en espace et en image de Jean-Pierre Lescot, véritable magicien du théâtre d'ombres.

> Aujourd'hui, à 16 heures. Scène Watteau, place du Théâtre. Tarif : de 7 à 15 €. Tél. 0148.72.94.94.



(DR)



Lundi 28 décembre 2009

La fin d'une liaison sans raison

Une adaptation à découvrir, malgré des partis pris atténuant l'impact de l'histoire d'amour au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, racontée par Graham Greene.

En quête d'un fonctionnaire dont son lecteur puisse se gausser, Maurice Bendrix tombe violemment amoureux de l'épouse de l'homme caricatural... laquelle le lui rend bien lors de rencontres torrides... La Fin d'une liaison, roman de Graham Greene, prend place à Londres en 1946, année où Maurice reste tourmenté par ce jour de 1944 marqué par les bombardements du Blitz : les amants étaient ensemble, lui voudra rejoindre la cave, elle, non, qui craint le regard de la logeuse. Explosion, Bendrix s'évanouit avant de retrouver des heures plus tard sa maîtresse hagarde, presque fuyante à le voir ainsi vivant. Puis Sarah ne répondra plus jamais à ses appels. Pourquoi ? Le brillant et scrupuleux Graham Greene ressasse, démultiplie cette interrogation à l'aune de la religion, et décortique le verbe « aimer » irrigué d'une pulsion possessive. Le roman est adapté par le metteur en scène Alain Mollot, qui signe avec Jean-Pierre Lescot une scénographie servant un théâtre d'ombres et d'images projetées sur de hauts panneaux, condensés d'atmosphères, se succédant avec une fluidité saisissante alors que surgissent les personnages. Ce dispositif répond au parti pris suivant : nous sommes chez Bendrix, au cœur de la mémoire de l'écrivain, dont on ne sait jamais s'il raconte ou extrapole. Dommage que ce mécanisme bride l'émotion brute inhérente à l'histoire d'amour un peu supplantée, sur fond de jazz lancinant, par la part d'intrigue du roman sondant la fuite de Sarah. Les personnages typés d'un détective saugrenu, ou d'un maître en athéisme glacial, font ainsi mélange poussif avec la relation Maurice-Sarah. Enfin, si les interprétations d'Yola Buszko (sensible Sarah) et surtout de Frédéric Chevaux (mari pleutre et crédule jusqu'à l'imperméabilité) convainquent, celle d'Emmanuel Depoix déçoit : invariablement las et goguenard, son Bendrix endort.

AUDE BRÉDY

Tournée en janvier 2010 : le 8 à Clamart, Théâtre Jean-Arp ; le 19 à Anthony, Théâtre Firmin- Gémier ; les 21 et 22 à Dijon, l'ABC ; le 26 au Théâtre de Morteau ; le 29 à Orly, centre culturel Aragon- Triolet. Et du 4 au 19 février 2010 à Villejuif, Théâtre Romain-Rolland.

La fin d'une liaison

Puzzle à suspense

Alain Mollot, une fois n'est pas coutume, a choisi de mettre en scène un roman. Avec l'aide à la traduction et à l'adaptation de Catherine Verlaquet, l'œuvre de Graham Greene est devenue pièce de théâtre. La démarche est téméraire et le résultat contrasté. Si la scénographie et l'adaptation sont pertinentes, le rythme en revanche peine à se trouver. Mais une fois mise sur les rails, la pièce nous happe comme justement, seuls les bons romans savent le faire.



Nous sommes dans le bureau de Maurice Bendrix qui raconte et écrit son histoire d'amour avec Sarah, femme mariée à Henry, un employé sérieux, à la fois touchant et absent. L'histoire démarre lors de la rencontre des deux futurs amants en pleine seconde guerre mondiale, à Londres. Tout se passe bien, leur amour grandit, mais un beau jour, après un violent bombardement, Sarah quitte Bendrix sans aucune explication. Celui-ci engage alors un détective privé pour comprendre ce qui a pu se passer. L'argument de la pièce n'est pas d'une grande originalité, mais les raisons qui ont poussé Sarah à abandonner son grand amour donnent un véritable second souffle à la représentation.

Alain Mollot s'est engagé dans cette aventure en terre inconnue, mais pour autant on reconnaît dans sa mise en scène le soin qu'il prend à faire travailler ses comédiens, s'inspirant pour beaucoup de la pédagogie de Jacques Lecoq, qu'il enseigna d'ailleurs en son temps. Les acteurs, au centre de la représentation, composent des personnages au jeu extrêmement physique et impressionnant. Frédéric Chevaux, le mari trompé, paraît, sans maquillage excessif, avoir quinze ans de plus que son âge, Jean-Philippe Buzaud est soudainement immense dans le rôle du gourou athée et Joan Bellviure semble avoir travaillé son rôle de détective en s'inspirant d'une souris ou d'une fouine. Dommage qu'à contrario, les deux héros soient davantage dans les mots, perdant ainsi le feu qui anime d'ordinaire les amants.

Pour la conception de la scénographie, Alain Mollot a fait appel à Jean-Pierre Lescot et leur duo fait mouche. Derrière les acteurs, des panneaux noirs mobiles dansent au bal ou prennent vie, tantôt par ombres chinoises, tantôt par projections. Ainsi nous nous promenons dans la mémoire et dans les fantasmes de notre narrateur. Nous baignons dans une esthétique très stylisée qui nous plonge dans une époque, une ambiance, une histoire. Un univers somme toute très cinématographique où amour et haine s'entrelacent avec un certain brio narratif.

Photo : © Krzysztof Tusiewicz

Stéphanie Richard

Les Trois Coups

Le seul journal quotidien du spectacle vivant

Jeudi 19 novembre 2009

« La Fin d'une liaison », de Graham Greene (critique de Sylvie Beurtheret), La Scène Watteau à Nogent-sur-Marne Sans tré... Mollot

Elle et lui dansent langoureusement sur fond de coucher de soleil... Ne vous fiez pas à l'affiche, bouffie de romantisme : « la Fin d'une liaison » n'a vraiment rien du mélo sirupeux, sentimental et niais. C'est cérébral, précis, caustique, clinique, à l'image même du roman de Graham Greene, dont Alain Mollot a tiré la quintessence dans cette adaptation théâtrale sidérante. Un travail d'équipe exemplaire, redoutablement habile et efficace, malgré quelques longueurs.

LONDRES, les années quarante, la guerre... L'écrivain Maurice Bendrix s'éprend de Sarah, mariée au brave haut fonctionnaire Henry. Les amants s'aiment passionnément jusqu'à ce jour où ils subissent un bombardement terrifiant. Elle l'abandonne alors, sans un mot d'explication. Pour éclaircir le mystère de cette séparation Maurice, qui ne reverra pas Sarah pendant deux ans, engage un détective privé. À lire le résumé de cette intrigue amoureuse, on peut se croire une énième fois confronté au trio infernal du mari, de la femme et de l'amant, qui a fait les beaux jours du vaudeville à la française. Sauf que chez le grand écrivain britannique, dont la plume acérée fouille avec minutie les tréfonds de l'âme humaine, le sujet invite plus à la réflexion métaphysique qu'à la badinerie. Passion, haine, jalousie, mort, doute, foi (un écho à l'attitude ambiguë de l'auteur converti à l'égard du catholicisme) : tous les grands thèmes de ce roman troublant et équivoque sont au rendez-vous sur l'immense plateau de la Scène Watteau. Car le directeur du Théâtre de la Jacquerie, Alain Mollot, a su ciseler avec une extrême justesse cette riche matière littéraire pour en extraire tous les sucs.

Mais comment mettre en théâtre les souvenirs de Bendrix, l'amant délaissé qui écrit sa propre histoire pour se libérer d'une jalousie qui l'étouffe ? Alain Mollot a eu la belle idée de faire appel au talent onirique de Jean-Pierre Lescot, ce grand magicien du théâtre d'ombres qui, à coup de projections et d'ombres chinoises, fait jaillir des décors animés autour des comédiens. Et tout le miracle vient de là, de cette petite mécanique de l'illusion qui projette l'histoire comme sur grand écran et nous enveloppe d'images envoûtantes : les vitraux d'une église ou la pluie qui tombe, aussi métallique et cruelle que ces bombes vomies par le ciel. Les personnages surgissent de

panneaux noirs mobiles, comme ils assaillent la mémoire de Maurice. Car, nous sommes dans la tête de Bendrix, dans ses délires, dans ses fantasmes, dans ses contradictions. Et, dans ce décor d'ombres et de lumières, il nous entraîne dans le balancement perpétuel de son histoire, qui oscille comme un pendule entre l'amour et la haine, le sublime et le ridicule, le tragique et le drôle, le mysticisme et le matérialisme, la foi ou l'agnosticisme. Pris dans ce mouvement de métronome, on finit par se demander : j'aime ou je n'aime pas ?



© « la Fin d'une liaison » | © Krzysztof Tusiewicz

Car, malgré la solide cohérence des scènes qui se succèdent, on décroche parfois. Tout comme nous tombe quelquefois des mains le roman de Graham Greene. Ce n'est pas tant qu'on s'ennuie (enfin, un peu tout de même). Disons plutôt qu'on suit ça d'un œil détaché, sans émoi particulier. Comme quand on lit le roman de Graham Greene. C'est que la plume chirurgicale de l'écrivain britannique vise plus l'introspection que l'émotion. Tout comme la mise en scène d'Alain Mollot, qui court après la vérité et non pas le réel. Du coup, cette épatante théâtralisation ne donne pas le grand frisson.

Mais, pour faire pencher la balance du bon côté et convaincre les spectateurs, il y a les excellents comédiens, tous remarquables dans leur maîtrise du jeu, leur distance, leur humilité. Ils incarnent les personnages avec une telle justesse qu'on dirait que l'encre de Graham Greene leur coule dans les veines. Il y a Yola Buszko, lumineuse et habitée, aussi volage et pure que cette Sarah qui a attrapé la foi comme une maladie. Le pudique Frédéric Chevaux campe quant à lui un Henry attendrissant de candeur, de lâcheté et de résignation. Tandis que Jean-Philippe Buzaud (Smythe) est repoussant à souhait en hérétique illuminé et visqueux. Joan Bellviure apporte, de son côté, une note comique et fraîche en détective privé (Parkis) tout droit sorti d'une BD. Et puis, il y a le charismatique Emmanuel Depoix qui, sous ses faux airs de Robin Williams, impose avec évidence un cinématographique Bendrix, fulgurant de cynisme, de noirceur narquoise, de passion et de jalousie dévorantes.

Alors, quand tombe à genoux cet amant abandonné, perce enfin l'émotion. Sous la prière aux accents claudéliens de Bendrix – « Ô Dieu, vous en avez fait assez. Vous m'avez assez dépouillé. Je suis trop vieux et trop fatigué pour apprendre à aimer, laissez-moi tranquille à tout jamais » –, on entend la voix de Mesa dans *le Partage de midi*. Et on se dit que ce spectacle-là est un sacré bel hommage à la magie théâtrale. ¶

Sylvie Beurtheret

Les Trois Coups

www.lestroiscoups.com

***La Fin d'une liaison*, de Graham Greene**

Par la Compagnie du Théâtre de la Jacquerie

Adaptation théâtrale et mise en scène : Alain Mollot

Durée : 1 h 45

Reprise les 21 et 22 novembre 2009 au Théâtre de Saint-Maur, du 26 au 29 novembre 2009 au centre des Bords-de-Marne au Perreux, le 3 décembre 2009 au Théâtre de Cachan, le 5 décembre 2009 au NECC de Maisons-Alfort, du 8 au 18 décembre au Théâtre des Quartiers-d'Ivry, le 8 janvier 2010 au Théâtre Jean-Arp de Clamart, le 19 janvier 2010 au Théâtre Firmin-Gémier d'Antony, les 21 et 22 janvier 2010 à l'ABC de Dijon, le 26 janvier 2010 au Théâtre de Morteau, le 29 janvier 2010 au centre culturel Aragon-Triolet d'Orly, du 4 au 19 février 2010 au Théâtre Romain-Rolland de Villejuif



semaine du 31 dec 2009 au 6 janvier 2010

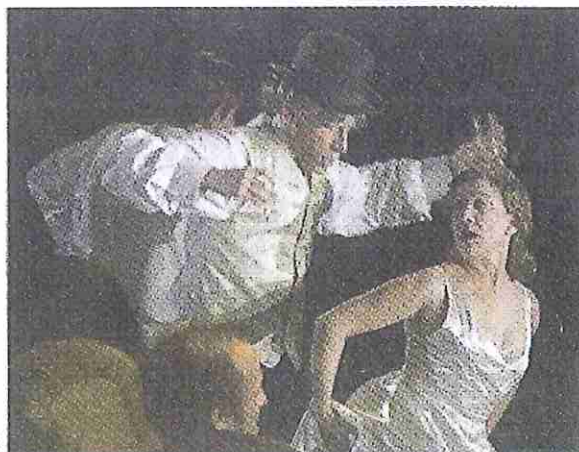
NE RATEZ PAS

THÉÂTRE

La Fin d'une liaison

la vie la vie 1944, Londres, sous les bombardements. Maurice Bendrix, écrivain renommé, s'éprend de Sarah, une femme mariée. Leur passion croît au rythme de leurs rendez-vous clandestins. Toujours plus intense. Mais un jour, la belle disparaît sans explication. Profondément blessé, Bendrix se lance sur les traces de son amour perdu. Conçue comme un aller-retour incessant entre passé et présent, espoir et tristesse, rêve et réalité, la mise en scène d'Alain Mollot évite la confusion grâce à une scénographie astucieuse et d'une très grande beauté. Des images projetées viennent suggérer un lieu, une époque, un sentiment. Et restituent l'atmosphère feutrée qui baigne le récit de Graham Greene. ● C.M.

TOURNÉE : LE 8 JANVIER À CLAMART (92), LE 19 À ANTONY (92), LES 21 ET 22 À DIJON (21), LE 26 À MORTEAU (25), LE 29 À ORLY (94)... WWW.THEATRE-JACQUERIE.FR



DR

La Fin d'une liaison d'après l'œuvre de Graham Greene - Tournée en Ile de France par Angélique Lagarde

Posté par [angelique lagarde](#) le 30 décembre 2009



La fin d'une liaison © Krzysztof Tusiewicz

Adaptation et mise en scène : Alain Mollot

Mise en images : Jean-Pierre Lescot

Textes français et co-adaptation : Catherine Verlaquet

Avec la troupe du Théâtre de la Jacquerie : Joan Bellviure, Yola Buszko, Jean-Philippe Buzaud, Frédéric Chevaux et Emmanuel Depoix.

En tournée en Ile de France jusqu'au 19 Février 2010

Passion sous les bombes

Quand on évoque Graham Greene, on ne peut réduire la passion à sons sens amoureux tant son écriture est emprunte de son rapport au catholicisme. Au sens biblique, la passion dans *La fin d'une liaison*, serait donc la souffrance d'une femme qui a accepté de croire pour sauver son amant. En revanche, si le propos est centré sur la haine que peut engendrer l'amour, ironie britannique oblige, la forme n'en est pas moins légère.

Nous sommes en 1946, Maurice Bendrix, écrivain, nous raconte sa fougueuse liaison avec Sarah, épouse d'un haut fonctionnaire avec pour toile de fond, Londres sous les bombes, deux ans plus tôt. A l'époque, il rencontre cet homme chargé des pensions des veuves de guerre pour qu'il lui fournisse de la matière pour son nouveau roman, il ne se doute pas que sa femme va bouleverser son existence. La liaison rassemble tous les archétypes de l'adultère, le mensonge, le désir, la dépendance jusqu'à ce que soudainement, Sarah disparaisse... Hormis les trois protagonistes principaux, Graham Greene a glissé à l'intrigue deux personnages hauts en couleur, un détective privé plus proche de l'inspecteur Gadget que de Sherlock Holmes et une sorte d'anti-prédicateur qui prêche pour la non-croyance sur la place publique.

La foi, thème omniprésent chez Graham Greene est ici abordée en écho à la relation amoureuse tandis que la guerre met en exergue la futilité de cette histoire adultère pourtant si ordinaire et pourtant si déchirante. *La fin d'une liaison* pourrait être le pendant anglais, courtois et policé du roman *Le diable au corps*. Alain Mollot a fait le choix d'une mise en scène très épurée. Un simple fauteuil amovible et un petit bureau constituent ainsi le mobilier de chaque lieu. Cette sobriété permet de mettre en valeur le fabuleux travail d'ombres de Jean-Pierre Lescot qui a accepté de participer à l'aventure et de joindre son talent de montreur d'ombres à celui des interprètes du Théâtre de la Jacquerie.

Si la représentation tient sur la juste partition de chacun, saluons tout particulièrement Emmanuel Depoix qui confère au rôle de l'écrivain, une gravité emprunte de cynisme qui permet non pas l'identification, mais la véritable empathie pour son amour perdu. Et bien entendu, remercions Yola Buszko qui nous propose une Sarah à fleur de peau, épouse et maîtresse, femme dans toute sa splendeur.

Angélique Lagarde

Dates de tournée :

8 Jan : Clamart, Théâtre Jean Arp : 22, rue P.V Couturier. 20h30. Tel : 01 41 90 17 02.

19 Jan : Antony, Théâtre Firmin Gémier : Place Firmin Gémier. 20h30. Tel : 01 41 87 20 84.

21-22 Jan : Dijon, L'ABC : Théâtre des Feuillants, 9 rue Condorcet. 20h30. Tel : 03 80 30 98 99.

26 Jan : Morteau, Théâtre de Morteau : Place de la Halle. 20h30. Tel : 03 81 67 18 53.

29 Jan : Orly, Centre culturel Aragon Triolet : 1 pl. du Fer à Cheval. 20h30. Tel : 01 48 52 40 85

9, 10 et 17 Fév : Villejuif, Théâtre Romain Rolland, Salle Eglantine : 18, rue Eugène Varlin. Du jeudi au samedi : 20h30.

Dimanche : 15h30. Lundi 19H30 (+Rencontre le 8).



La Fin d'une liaison

Texte de Graham Greene, mise en scène d'Alain Mollot
Théâtre des Quartiers d'Ivry, du 8 au 18 décembre 2009

Adapter pour la scène un matériau romanesque est toujours une gageure. En l'occurrence, *La Fin d'une liaison*, oeuvre à la fois désuète et prenante de Graham Greene, déjà adaptée au cinéma sous une forme mélodramatique par Neil Jordan en 1999, trouve, par la mise en scène d'Alain Mollot, une seconde vie épanouie : mélange de narration et de jeu, projection sur des murs noirs mobiles de décors et d'images conçues par Jean-Pierre Lescot, fluidité des enchaînements et ruptures de ton audacieuses. La pièce pâtit par moments d'une interprétation inégale et d'une progression dramatique peu convaincante, mais brille par son inventivité formelle.



L'univers de Graham Greene, avec ses amours contrariées par l'Histoire et ses tourments dialectiques (un mari à protéger ou un amant à désirer, la promesse à Dieu ou l'intégrité affective), renvoie le spectateur français à des équivalents hexagonaux, Gide ou Mauriac, dont on ne peut pas dire qu'ils soient encore très prisés des lecteurs, et encore moins des spectateurs. Pourtant, les tourments des amours clandestines de Maurice Bendrix (Emmanuel Depoix) et Sarah (Yola Buszko) face à la raideur bonhomme d'Henry (Frédéric Chevaux), le mari de Sarah, impossible à haïr ou à quitter, touchent à des questions essentielles (aimer autrui, est-ce le posséder ? Le renoncement à ses désirs peut-il jamais être une vertu ?), questions inflammables qu'aucune licence supposée ne peut éteindre. Reste à savoir pourquoi, dans ce beau spectacle, la charge mélodramatique se trouve comme allégée, et l'émotion un peu mise à distance.

C'est sans doute le défaut mineur d'une réussite esthétique : plutôt que de surjouer l'empathie pour les personnages, la mise en scène d'Alain Mollot met en évidence les ressorts de l'intrigue, fait de ses deux personnages principaux des narrateurs ambigus (Bendrix a-t-il vécu le récit qu'il raconte ? Le journal de Sarah explique-t-il tout ?) qui passent incessamment du récit à l'action sans laisser le spectateur se prendre au piège de l'identification. Dans une scénographie sophistiquée, oeuvrant « à la manière du cinéma » grâce à ses murs-écrans porteurs d'atmosphères, sa musique jazz (« Please do it again » en leitmotiv obsédant), ses fondus enchaînés incessants, les tableaux s'emboîtent avec fluidité, déstabilisant quelque peu l'expérience habituelle du spectateur.

Le dispositif échappe pourtant largement à l'artifice car il donne un statut subjectif aux nombreuses images fortes du spectacle, en les fondant sur le récit du narrateur, en les colorant de la teinte des rêves (le préambule lynchien avec sa musique qui déraile et ses personnages tanguant entre le grotesque et le menaçant) ou du souvenir (Londres sous la pluie ou sous les bombes). L'histoire apparaît pour ce qu'elle est, une belle histoire d'amour romantique, banale et étranglée.



Ce choix constant de l'image contre la présence, pour reprendre une opposition chère à Olivier Py, semble se payer parfois de la volatilisation de l'intérêt proprement dramatique. On ne sait plus si on suit réellement l'intrigue ou si on se prête à une succession de saynètes bien ordonnées d'où émergent, ça et là, des éléments incongrus, comiques (l'amusant détective joué par Joan Bellviure en faux inspecteur Clouzot) ou idéologiques (Smythe, l'inquiétant professeur en athéisme, campé par Jean-Philippe Buzaud). Par contraste, Sarah et Maurice, les amants impossibles, en perdent un peu de leur chair et de leur superbe. Ce sont pourtant bien leurs mots, décochés ou suspendus, qui restent en mémoire.

David Larre

La Fin d'une liaison

Jeudi, 03 Décembre 2009



Tournée Théâtrale du 10 Novembre 2009 au 19 Février 2010.

D'après l'œuvre de Graham Greene. Adaptation et mise en scène par Alain Mollot.

Londres, les années quarante, les bombardements. Maurice Bendrix s'éprend de Sarah, la femme d'Henry. Ils s'aiment passionnément jusqu'au jour où elle l'abandonne, sans un mot d'explication. En quête de réponses, l'écrivain engage un détective privé et revient sur ses souvenirs tissés d'amour, de haine et d'incompréhension.

Adaptation du roman de Graham Greene déjà portée à l'écran, *La Fin d'une liaison* d'Alain Mollot, séduit par son vaste décor d'ombres et de lumières se déployant au-delà des possibilités mêmes du théâtre.

Au-delà de soi-même

Un bureau, un fauteuil et la pluie, sous forme de particules de lumière saisissantes de réalisme. Maurice Bendrix est un écrivain torturé dont nous pénétrons d'emblée l'espace mais surtout les fantasmes, la mémoire et les hallucinations.



Par un jeu de panneaux coulissants séparant les lieux et les temps, nous suivons avec délice la promenade mentale d'un homme qui invite les fantômes de son passé, surgissant du hors-scène comme de sa mémoire ou se baladant derrière les toiles du décor comme à la lisière de sa conscience.

Fondateur du Théâtre de la Jacquerie, Alain Mollot a toujours affirmé son goût pour l'entremêlement des langages théâtraux et la recherche d'une écriture scénique nouvelle. C'est en choisissant de transposer sur scène l'esprit du cinéma que son théâtre dépasse son champ d'investigation.



Une mise en scène "en images"

Aux commandes de la mise en scène, une voix, celle du narrateur, qui convoque les époques et les lieux à son gré, avant d'être secondée par celle de son ancienne maîtresse donnant à son tour sa version des faits.

Œuvre du grand spécialiste Jean-Pierre Lescot, les jeux de lumière faits d'ombres chinoises et de décors métaphoriques projetés, s'associent au discours en mêlant et en démêlant judicieusement sur scène les séquences réelles des séquences imaginées.

Une mise en image superbe et symbolique, qui se plaît à réunir au sein de l'espace scénique des corps n'appartenant pas au même temps. Corps emportés par une bande sonore qui recrée à la perfection les événements historiques en train de se jouer. Corps qui expriment avec démesure leur joie, leur colère et leurs regrets.



« Il n'y avait pour elle qu'un seul "vous" au monde et c'était moi... »

Emphatique, le jeu des acteurs prend néanmoins le risque d'ennuyer le spectateur le plus captivé. En effet, même servi par le texte sublime de Graham Greene, n'explore pas les méandres de l'âme amoureuse qui veut.

Emmanuel Depoix (Bendrix) en est capable, lui dont la diction parfaite et les nuances de tons répondent avec grâce aux inflexions de voix plus fragiles de l'actrice polonaise Yola Buszko (Sarah). En revanche, si le personnage de détective privé maladroit introduit avec fraîcheur le comique au sein du drame, décevant est celui de mari trompé joué par Frédéric Chevaux (Henry), dont l'interprétation poussive et compassée laisse de marbre.

Comme perdus au sein de l'espace scénique, les comédiens peinent à s'imposer dans la durée. Les spectateurs du dernier rang ne pourront s'empêcher alors de trouver le temps long, lassés par une mise en image certes grandiose mais qui n'a pourtant pas le pouvoir de mettre en avant ses interprètes par simple variation de l'échelle des plans.

Brillant, le théâtre vu par Alain Mollot trouve ses limites dans ce qui fait sa force : un décor en mouvement dont l'éclairage et l'ampleur gênent quelque peu l'identification aux personnages. Restent une poésie et une originalité de mise en scène qui valent largement le détour.

Laetitia Ratane



froggy's delight

Le site web qui frappe toujours 3 coups

LA FIN D'UNE LIAISON

Studio Casanova (Ivry) décembre 2009



Comédie dramatique de Alain Mollot d'après le roman de Graham Greene, mise en scène de Alain Mollot, avec Joan Bellviure, Yola Buszko, Jean-Philippe Buzaud, Frédéric Chevaux et Emmanuel Depoix.

"Lorsqu'une femme occupe vos pensées toute la journée, on ne devrait pas, par surcroît, rêver d'elle la nuit.", "Je croyais faire la chronique d'une haine, mais la haine s'est effacée." Telles sont les pensées qui hantent Bendrix, le personnage interprété par l'impeccable **Emmanuel Depoix**.

"*La fin d'une liaison*", d'après le roman de **Graham Greene**, est l'histoire de la jalousie d'un homme envers son ancienne maîtresse, qui l'a quitté sans un mot d'explication. Il n'est pas jaloux du mari, mais des possibilités qui s'offrent à cette femme. L'incompréhension le rend fou au point d'engager un détective privé deux années après leur dernière rencontre, soit-disant pour aider le mari à découvrir si elle a une liaison.

La mise en scène est sobre ; quatre chaises, un fauteuil, un bureau, 4 paravents. Les paravents sont mobiles, modifiant la disposition de la scène. Sur ces paravents noirs, des projections, noires et blanches, qui par un jeu d'ombres chinoises créent de nouveaux lieux de décor : Une chambre, un jardin, un salon... La mise en images de Pierre Lescot permet une scénographie à la fois simple et pleine de symbolique entre la part d'ombre et de lumière de l'histoire et de ses protagonistes.

Cette pièce, par la mise en scène d'**Alain Mollot**, est d'une fluidité absolue. Le narrateur revient aux débuts de la liaison, puis cherche à reconstruire ce qui s'est déroulé les années précédentes afin de trouver une explication à la fin de cette histoire passionnée qui l'obsède. C'est avant tout la preuve qu'une bonne pièce se construit d'abord autour d'un bon texte, de bons acteurs et d'une mise en scène au rythme de l'histoire. Aucun besoin de poudre aux yeux.

Les acteurs ont de vraies gueules de théâtre. Outre Emmanuel Depoix, déjà cité, les deux autres acteurs principaux, **Yola Buszko**, dans le rôle de Sarah, la femme adultère, et **Frédéric Chevaux**, dans celui du mari qui fait subir à son épouse la tyrannie du faible, sont eux aussi parfaits.

L'histoire est universelle, une histoire d'amour, de passion, de séparation, de couple qui s'ennuie... Selon qu'on s'identifie à tel ou tel personnage, chacun y trouve une part de vécu. Le décalage des personnages dans les étapes du deuil de cette fin de liaison, les mêmes que les cinq étapes du deuil - le choc, la colère, le marchandage, la dépression et l'acceptation -, provoque des situations dans lesquelles certains personnages, proches du pathétique, prêtent même à rire.

Enfin, on retrouve vers la fin de la pièce, certaines des obsessions de Graham Greene sur la religion catholique, ses doutes quant à sa foi, comme la marque de la patte de l'auteur du drôle "Notre agent à la Havane" ou de l'intrigant "Agent Secret".

Cette pièce va prochainement tourner dans plusieurs salles de la banlieue parisienne, il serait dommage de ne pas se laisser porter par ce moment de théâtre simple, fin et puissant.

Laurent Coudol

www.froggydelight.com